

Suite de la page 11

Giorgio, un cousin de Père, qui, avec sa part, avait fondé une maison de commerce florissante à Chicago, proposa à Cristina de le suivre en Amérique. Elle pourrait commencer une vie nouvelle avec ses enfants au pays de tous les espoirs. Elle refusa. Elle n'ignorait pas que le rêve américain est plein de faux-semblants. A mille et un contes de succès s'opposent des dizaines de milliers d'échecs, de déceptions, de tragédies.

Lorsque Carlo lui en parla, quatre lustres plus tard, sa mère sourit d'un air las. Le temps avait posé sur le joli visage des années trente-quarante un masque de tristesse. Elle portait sereinement, mais sans joie, avec la fierté de l'oeuvre accomplie et l'amertume de ses échecs, le filet de rides et de ridules qui le marquait. Elle énumérait d'une voix monotone les nombreuses stations de l'exil, sa Via Crucis, comme elle l'appelait avec une certaine dose d'auto commisération. Le fait est que son parcours ne fut pas souvent rose. Il ne faut pas croire tout ce que racontent les success stories.

Regrettes-tu d'avoir raté le train américain? demanda Carlo un jour à sa mère. Sa question ne l'étonna pas vraiment. En fait, elle lui pendait au nez depuis trois lustres. Mais il en fut pour ses frais.

Je ne sais pas, dit-elle. Avais-je le choix?
De toute manière, ce n'était qu'un rêve.

Quel Lungo Treno Che Varca Il Confine

Leur rêve fut à la fois moins romantique et bien moins dramatique qu'une émigration aux Etats-Unis. Cependant, lorsque le long train des Alpes - il mesurait près d'un kilomètre - quitta Chiasso pour pénétrer au Tessin, emportant Cristina, Carlo et sa petite soeur vers un avenir incertain, mourut un petit Italien. Ressuscita-t-il au fil des années en tant que Suisse, Allemand, Belge ou Luxembourgeois? Ou ne sera-t-il jamais qu'un pignon déraciné et rebaptisé en pin du nord? Mais il n'y a pas là de quoi faire tout un plat. Quelle que soit leur origine, tous les conifères donnent en fin de compte les mêmes cendres.

Le pays du Gruyère et des Chûchechaschtlis se vante comme toute nation qui se respecte de ses héros et humanistes. La première espèce est représentée par les Wilhelm Tell et autres Jürg Jenatsch, la seconde par des figures plus proches de nous, comme J.H. Pestalozzi ou Henri Dunant. Cependant, longtemps après avoir élevé

les premiers au rang de figures de proue populaires, la Confédération projeta les autres à des hauteurs tellement sublimes qu'ils en devinrent quasi-abstraites, perdant en quelque sorte post mortem un helvétisme auquel ils avaient refusé de borner l'horizon. Leur tâche a été louée et leur mémoire dûment honorée, mais davantage comme oeuvre et mémoire de nimbiques surhommes qu'en exemples à suivre. Sans doute à cause des hautes montagnes hérissées de redoutables crêtes, les idées progressistes ont souvent eu du mal à se poser sur le sol helvétique. Elles préfèrent en général le survoler, inconfortablement installées sur les feuilles volantes de la Weltwoche.

Nos trois immigrés s'entendent appeler Tchinkelis, et même l'impeccable "Grüetzi alle-mitte-ander" de Carlo et de sa soeur au bout d'un an de "Schwitzerländli is so chli abber schöner könn't's net si" n'y changea rien. Tchinkeli signifie Tzigane en suisse-allemand, et désignait tout ce qui venait du sud ou de l'est des Alpes en quête de travail. Pour Carlo, haut comme trois pommes, mais chaussé - à l'opposé de la majorité de ses petits persécuteurs - c'était l'offense suprême. Sa mère se voyait par contre appelée "die Wichtige", l'importante, à cause de son allemand classique (Hochdeutsch), de ses hauts talons (hohe Stöckli) et de sa culture (hohe Bildung), toutes hauteurs peu appréciées dans la rurale Wülflingen. L'attitude des petits-bourgeois était toutefois différente. Lecteurs de la Weltwoche, dont l'horizon ne se limitait pas au Rhin, au Jura et aux Alpes, ils considéraient la xénophobie de leurs concitoyens comme une plaie nationale qui leur fermait les portes de l'avenir. Pour ces Bundesgenossen ouverts au monde, rehausser l'image de Cristina et transformer ses deux rejetons en petits Suisses comme il faut était oeuvre bénie de Dieu (ou des pères réformateurs Calvin & Luther). Leur générosité non toujours dénuée de calcul dispensa néanmoins à nos trois immigrés cette chaleur qui leur permit de survivre entre les glaciers, les rapaces, les mesquins et les fonctionnaires de l'immigration qui les pourchassaient.

Je dis bien pourchassaient, car à l'époque les immigrants étaient bien accueillis en Suisse pour leur travail, mais non leur progéniture. Peu obtenaient un permis de séjour pour les enfants nés hors Suisse, avant leur immigration. Heureusement, les victimes de cette loi peu humaine pouvaient compter sur une population peu inféodée à Berne pour la bernier. Pendant deux ans, Cristina dut travailler sans être déclarée; mais si l'un ou l'autre patron en profita pour la payer moins que les autres enseignants ou traducteurs, personne, ni dans la police locale, la commune, le voisinage ou l'administration scolaire ne la dénonça jamais. Bien au contraire, ses enfants fréquentaient l'école communale et jouissaient de l'aide sociale et post-scolaire normale sans recours à une paperasserie impossible.

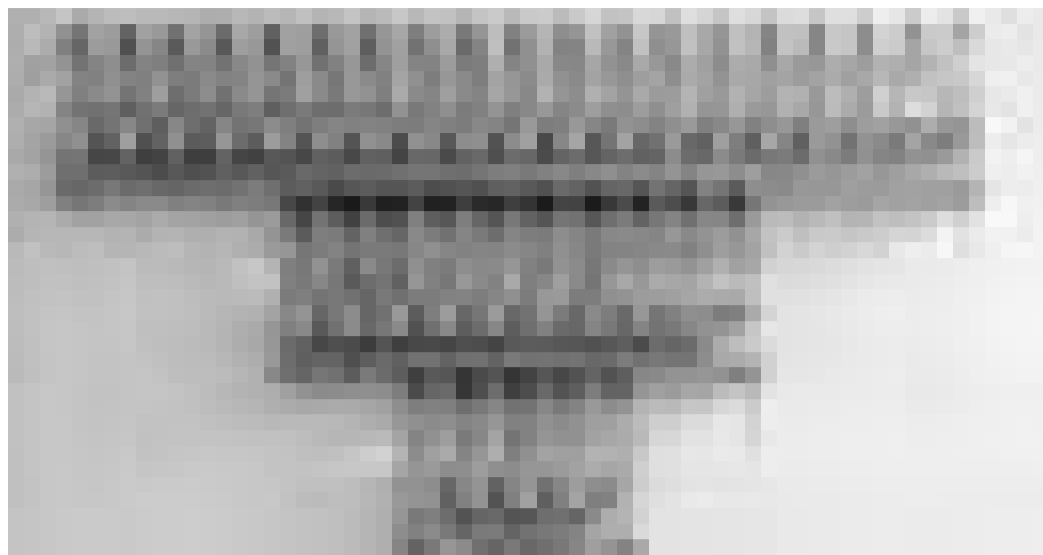
Quoi qu'il en soit, ils commençaient à peine à s'habituer au nouveau milieu et à prendre leur parti des protections condescendantes et des persécutions hargneuses, quand une destinée sans trêve les propulsa plus au nord encore.

Ce fut Bruxelles. Et ce fut Luxembourg. Rentrée dans le giron du Marché Commun par la petite porte du Benelux, la petite famille italienne vit s'achever sa parenthèse clandestine. Mais Carlo, aujourd'hui depuis près de 40 ans "un Lussemburghese come tanti altri" (1) n'oubliera jamais sa parenthèse clandestine et de vieilles blessures se rouvrent quand de trop nombreux drames "Schengen" viennent lui rappeler la forteresse helvétique de son enfance. Heureusement, il arrive que les hommes soient moins durs que les lois.

Luxembourg, août 2002

Petit essai narratif de Giulio-E. PISANI

N.B.: Toute ressemblance des personnages et faits cités avec des personnages et faits réels n'est nullement fortuite ni due à un hasard que celui du destin. Certains noms ont toutefois été modifiés ou occultés pour respecter le repos des morts et ménager la susceptibilité des vivants.
(1) un Luxembourgeois comme tant d'autres



"Grenzphänomen" von Rolf Giegold.

GRENZREGION

Als Tourist unterwegs

In der Ausstellung "Mein Aldi Mon Cora de Lux" geben 58 KünstlerInnen ihre Impressionen zur Grenzregion zum Besten. Zum Besten? Nicht wirklich!

Die Idee ist super: 58 KünstlerInnen aus der Grenzregion Saarland, Lothringen und Luxemburg bekommen jeweils einen Zehn-Euro-Schein in die Hand gedrückt, verbunden mit dem Auftrag in einem Nachbarland ihrer Wahl beliebig einzukaufen zu gehen und den dabei erworbenen Gegenwert zum Ausgangspunkt ihrer Arbeit zu machen. Diese wiederum soll die Selbst- und Fremdwahrnehmung unter NachbarInnen thematisieren. Soweit die Vorgaben, so gut die Ergebnisse? Denkste!

Die wenigen Highlights des SaarLorlux-Projektes "Mein Aldi Mon Cora de Lux", das von einer saarländischen Projektgruppe rund um das "Saarländische Künstlerhaus" konzipiert und initiiert wurde, sind schnell aufgezählt. Da wäre zum Beispiel die saarländisch-lothringische Installation "Brothimmel" von Andreas Drescher und Jean-Louis Kieffer. Für zehn Euro kauften sie 20 französische Baguette und 20 Päckchen deutschen Pumpernickel und haben diese dann in unterschiedlicher Höhe aufgehängt. Nicht zufällig, sondern mit System: Zwischen 14 und 18 Dezimeter für den 1. Weltkrieg, die 20 für das Jahr 1920, in dem der Versailler Vertrag in Kraft getreten war und schließlich 40 für das Jahr 1940, als Hitlers Truppen Frankreich überfielen. Dazu gibt es auf Audiokassette zwei von den Künstlern gelesene Geschichten, die eine über gefährliche Identitätswirungen in der Zeit nach Hitler, die andere über die ideologische (Ein-)Färbung des urdeutschen schwarzen Pumpernickels während dem Krieg. Essgewohnheiten werden so zum überzeugenden "Vermittler", um sich mit der Vergangenheit, mit entlang von Geschichte und Grenzen geteilten und zugleich verbundenen Identitäten auseinander zu setzen.

Auch der Franzose Alain Hellen hat Grenzen und grenzüberschreitende Gepflogenheiten zum Mittelpunkt seiner Arbeit gemacht. Ein Einkaufswagen soll Gedichte über die Grenzen transportieren und lädt jedeN dazu ein, sein oder ihr eigenes Werk in den Wagen zu legen und auf den freien "europäischen Markt" zu tragen. Ein subversiver Anschlag auf die - kontrollierte - transna-

tionale Konsumgesellschaft, leider sieht die Umsetzung, eine mit Kinderschrift bekratzte Kartoffelkiste, etwas dilettantisch aus.

Enttäuschend hingegen die Klanginstallation von Frauke Eckhardt: ein paar Kohlen auf den Boden gekippt, rauschende Lautsprecher dazwischen gesetzt, fertig ist der Energiefluss. Die Bedeutung von Carbon als ehemals wichtigster Bodenschatz der Grenzregion wäre, etwas weniger plakativ, vielleicht besser demonstriert worden.

In ihrem Videofilm entstauben die Luxemburgerin Dany Prum und ihr Künstlerkollege Jerry Frantz ein Buch, das sich am Ende als Hitlers "Mein Kampf" entpuppt - wohl ein überdeutlicher Fingerzeig auf den historischen und den aktuellen Faschismus in Deutschland.

Überhaupt entlarvt die Ausstellung in vielerlei Hinsicht vor allem die Klischees, die in der Grenzregion auf allen Seiten von einander gedacht und künstlerisch reproduziert werden. TanktouristInnen schreiben und filmen banale Fahrten-Tagebücher, Saarbrücker Autos parken auf Baguetteanlagen auf einem Cora-Parkplatz, und der luxemburgische Künstler Charel Wennig meint sogar, mit einem Handkarren voller "Simon"-Sixpacks und ein paar Internetadressen zur "Demokratisierung" der Kunst beitragen zu können. Na, denn Prost! Davon, ihre eigenen Oberflächlichkeiten kritisch zu hinterfragen, sind diese KünstlerInnen leider ziemlich weit entfernt.

Es ist eben wie im echten Aldi - und da macht der Titel der Ausstellung dann wieder Sinn: viel Ramsch, aber auch ein paar Schnäppchen.

Ines Kurschat

Die zweigeteilte Ausstellung "Mein Aldi Mon Cora de Lux" kann noch bis 23. Februar in Luxemburg-Stadt, in der "Ancienne Chapelle du Rahm" und in der Escher Kulturfabrik besucht werden. Es gibt auch einen Bildkatalog (15 €) dazu.

